



LE  
**ROSAIRE**  
POUR  
**TOUS.**



**BULLETIN MENSUEL**  
PUBLIÉ PAR  
**LES PERES DOMINICAINS**  
DU  
**COUVENT DE ST-HYACINTHE**  
P. Q. (CANADA).

*Abonnement : 15 cents par an.*

---

**Vol. I. No. 10. Octobre 1897.**

---

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

**SOMMAIRE**

	PAGE
Les Roses bénites du Rosaire.....	2
Le port du Rosaire.....	3
Dieu.....	4
Le Salve du Soir, chez les Dominicains.....	4
Le manteau de St. Raymond de Pennafort.....	6
Le Bienheureux Canisius.....	7
La Balance de Saint-Antonin.....	8
Pensées.....	

## LES ROSES BÉNITES DU ROSAIRE.

I. LEUR ORIGINE ET LEUR VERTU. La bénédiction des roses en l'honneur de Celle que l'Eglise se plaît à appeler la Rose mystique, paraît avoir été de temps immémorial en usage dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Nul ne s'en étonnera s'il se rappelle l'origine du S. Rosaire, et s'il se souvient que le mot Rosaire signifie couronne de roses. Les roses bénites sont surtout renommées par la double vertu qu'elles ont de guérir les maladies et de chasser les démons. Pour se convaincre de cette efficacité, il suffit de lire la formule dont l'Eglise se sert pour leur bénédiction. " O Dieu, créateur et conservateur du genre humain, qui donnez aux âmes la grâce et le salut éternel, bénissez de votre sainte bénédiction ces roses que par respect et par dévotion au Rosaire de la bienheureuse Marie toujours Vierge, nous vous présentons aujourd'hui pour vous rendre grâces, et pour vous demander de les bénir et de répandre sur elles, par la vertu de la sainte Croix, votre bénédiction céleste. Faites que ces roses, destinées par votre providence à l'usage des hommes pour répandre une odeur suave et éloigner les maladies, reçoivent, par le signe de la sainte Croix, une telle bénédiction, que tous ceux sur lesquels elles seront déposées dans la maladie, ou qui les porteront dans leurs maisons, soient guéris de leur maux, et que de leurs habitations les démons se retirent effrayés, qu'ils s'enfuient tremblants avec leurs ministres et n'osent plus inquiéter ceux qui vous servent. Par Jésus Christ, votre Fils etc. "

II. EMPLOI DES ROSES BÉNITES. De là vient que les fidèles ont l'habitude de se procurer quelques roses bénites en l'honneur de N.-D. du S. Rosaire. Ils les placent à côté de la branche de buis que l'Eglise bénit le dimanche des ramaux, les attachent à leur bénitier ou au pied de leur crucifix. Pour en retirer les heureux effets, il suffit, d'après la formule de bénédiction, de conserver les roses chez soi. Mais l'usage le plus répandu est de les donner aux malades sous forme d'infusion. On prend quelques feuilles, on les met dans de l'eau et l'on fait boire aux malades. D'autres lavent avec cette eau le membre que l'on veut guérir, et très souvent les personnes ont été soulagées par ce moyen. Il est bon de joindre à ce remède la récitation d'un chapelet et de faire une neuvaine à la T.-S. Vierge. Tous les prêtres qui ont le pouvoir d'indulgencier le Rosaire reçoivent en même temps celui de bénir les roses.

III. LEUR EFFICACITÉ DANS LES MALADIES. Les roses bénites sont très efficaces dans toutes sortes de maladies, et bien souvent on a obtenu des grâces prodigieuses par cette pieuse pratique. Le père

Dimora, des Frères-Prêcheurs, écrit dans un de ses ouvrages : " J'avoue avoir publié en chaire à Savone, Padoue, Mantoue et ailleurs où je fus le prédicateur du Rosaire, quarante grâces obtenues par la vertu de ces roses. " Un grand nombre de guérisons et d'autres faits qui semblent tenir du miracle, se renouvellent de nos jours. Nous pourrions citer plusieurs faits qui se sont produits il y a très peu de temps dans notre pays. Nous préférons citer deux guérisons authentiquement reconnues par qui de droit. L'an 1573, le 15 juin, il y avait à Lisbonne un jeune homme souffrant d'une douleur au côté et d'une fièvre très violente. La personne qui le servait lui présenta de l'eau où l'on avait mis des roses du Rosaire, le priant de la boire et de se recommander à la T.-S. Vierge. A peine l'eût-il bue, que la fièvre et les douleurs cessèrent et il se trouva entièrement guéri.

Deux ans après, dans la même ville, un nommé Pierre Gonzalès était si gravement malade, qu'il était abandonné des médecins. Il se recommanda à la sainte Vierge, se fit apporter des roses bénites et les trempa dans l'eau, qu'il but. Une demi-heure après, il était sauvé et s'en allait à l'Eglise rendre grâces à la sainte Mère de Dieu. Cette grâce fut publiée dans l'Eglise cathédrale, en présence de l'archevêque, du clergé et de tout le peuple. La première fut également reconnue par l'autorité ecclésiastique.

Que les roses du Rosaire nous soient chères et précieuses, puisqu'elles nous rappellent Marie, notre très douce Mère. Faisons-en usage avec un grand esprit de foi.

---

### PENSÉE

Consoler les malheurs d'autrui, c'est diminuer le poids de ses propres infortunes.

M. DU CAMP.

---

### LE PORT DU ROSAIRE(1).

M. Maurice du Bourg raconte qu'étant à Rome, dans la saison des grandes chaleurs, il s'était couché sans avoir dit son chapelet. Durant son sommeil, cette omission le préoccupait et il s'éveilla. Il voulut chercher son chapelet et ne le trouvant pas, il alluma une bougie. A cette lumière il aperçut d'abord sur son lit un scorpion, et il ajoute : "aux mois de Juillet et d'Aout, la morsure du scorpion est ici mortelle. Je me suis mis à genoux pour remercier celle qui m'avait si bien protégé."

---

(1) Souvenirs de l'Ecole S. Geneviève, tom. 1.

.....Vous avez regardé le ciel, durant les belles nuits, quand des millions d'astres y brillent ; vous avez admiré ces feux du firmament qui versent, dans la paix des soirs, une lumière seraine sur l'univers qui dort ; vous avez prêté l'oreille aux voix qui descendent d'en Haut, pour nous révéler les secrets des mondes. Or, dites-moi, quelle main a allumé tous ces flambeaux et les soutient toujours dans les espaces ? Qui empêche ces globes de flamme de sortir de leur orbite, de s'écarter de leurs routes certaines, de se heurter les uns contre les autres et de vomir sur notre terre leurs brasiers effrayants ? Pourquoi ces soleils se promènent-ils toujours à travers les mêmes chemins ? Pourquoi les roulements de ce monde sont-ils si pleins d'harmonie ? Ces cieux ne révèlent-ils pas un maître et un gouverneur ? Ils n'ont pas de voix, pas de langue, pas de bouche, mais leur seul aspect nous en dit plus que toutes les paroles du monde. Ils sont beaux, ils sont magnifiques, ils sont radieux ! Et, en les voyant, nous ne pouvons nous empêcher de chercher, par-delà les rayons tremblants de ces astres, une lumière incréée, illuminatrice et directrice de ces mondes visibles. Quand, de loin, nous entendons des bruits délicieux, quand le son suave d'une lyre ou d'une harpe nous parvient aux oreilles, aussitôt nous pensons à l'artiste dont les doigts délicats, en touchant les cordes de l'instrument en savent tirer ces accords qui nous émerveillent. De même, lorsque dans le silence des beaux soirs, nous percevons les mélodies des sphères, aussitôt nous pensons à l'artiste divin qui imprime à tous ces mondes leurs roulements harmonieux et qui fait marcher avec ordre la grande armée des étoiles.....

FR A. H. BEAUDET.

---

.....Tout notre orgueil est peuplé d'impuissance.

---

#### LE "SALVE" DU SOIR, CHEZ LES DOMINICAINS.

---

.... Tous les religieux se levèrent, et, dans un immense cri, le "Salve Regina" ébranla les voûtes.

L'étranger écoutait, saisi, cet admirable chant qui n'avait rien de commun avec celui que l'on beugle, d'ordinaire, dans les églises. Celui-ci était tout à la fois flébile et ardent, soulevé par de si suppliantes adorations, qu'il semblait concentrer, en lui seul, l'immémorial espoir de l'humanité et son éternelle plainte.

Chanté par des voix indifférentes à elles-mêmes et fondues en une

seule, mâle et profonde, il montait en une tranquille audace, s'exhaus-  
sait en un irrésistible essor vers la Vierge, puis il faisait comme un re-  
tour sur lui-même et son assurance diminuait ; il avançait plus trem-  
blant, mais si déferent, si humble, qu'il se sentait pardonné et osait  
alors, dans des appels éperdus, réclamer les délices imméritées  
d'un ciel.

Il était le triomphe avéré des neumes, de ces répétitions de  
notes sur la même syllabe, sur le même mot, que l'Eglise inventa  
pour peindre l'excès de cette joie intérieure ou de cette détresse in-  
terne que les paroles ne peuvent rendre ; et c'était une poussée, une  
sortie d'âme s'échappant dans les voix passionnées qu'exhalaient ces  
corps debout et frémissants de moines.

Il suivait sur son paroissien cette œuvre au texte si court  
et au chant si long ; à l'écouter, à la lire avec recueillement, cette  
magnifique exoration paraissait se décomposer en son ensemble, re-  
présenter trois états différents d'âme, signifier la triple phase de  
l'humanité, pendant sa jeunesse, sa maturité et son déclin ; elle  
était, en un mot, l'essentiel résumé de la prière à tous les âges.

C'était d'abord le cantique d'exultation, le salut joyeux de  
l'être encore petit, balbutiant des caresses respectueuses, choyant  
avec des mots de douceur, avec des cajoleries d'enfant qui cherche à  
amadouer sa mère ; c'était le—“ *Salve Regina, Mater misericordie,  
cita, dulcedo et spes nostra, salve.* ”—Puis cette âme, si candide, si  
simplement heureuse, avait grandi et connaissant déjà les défaites  
volontaires de la pensée, les déchets répétés des fautes, elle joignait  
les mains et demandait, en sanglotant, une aide. Elle n'adorait plus  
en souriant, mais en pleurant ; c'était le—“ *Ad te clamamus exules  
filii Hebre ; ad te suspiramus gementes et fletus in hac lacrymarum  
valle.* ”—Enfin la vieillesse était venue ; l'âme gisait tourmentée par  
le souvenir des avis négligés, par le regret des grâces perdues ; et,  
devenue plus craintive, plus faible, elle s'épouvantait devant sa dé-  
livrance, devant la destruction de sa prison charnelle qu'elle sentait  
proche ; et alors elle songeait à l'éternelle inanition de ceux que le  
Juge damne et elle implorait, à genoux, l'Avocate de la terre, la  
Consule du ciel ; c'était le—“ *Eia ergo Advocata nostra, illos tuos  
misericordes oculos ad nos converte et Jesum benedictum fructum ventris  
tui nobis post hoc exsilium ostende.* ”

Et, à cette essence de prière que prépara Pierre de Compostelle  
ou Hermann Contract, saint Bernard, dans un accès d'hyperdulie,  
ajoutait les trois invocations de la fin : “ *O clemens, o pia, o dulcis  
Virgo Maria!* ” scellait l'inimitable prose comme avec un triple sceau,  
par ces trois cris d'amour qui ramenaient l'hymne à l'adoration câ-  
line de son début.

Cela devient inouï, se disait-il, lorsque les moines chantèrent ces doux et pressants appels ; les neumes se prolongeaient sur les O qui passaient par toutes les couleurs de l'âme, par tout le registre des sons ; et ces interjections résumaient encore, dans cette série de notes qui les enrobait, le recensement de l'âme humaine que récapitulait déjà le corps entier de l'hymne.

Et brusquement, sur le mot *Maria*, sur le cri glorieux du nom, le chant tomba, les moines s'inclinèrent. Peu après, lentement, les cloches tintèrent et l'Angelus effeuilla, sous les voûtes, les pétales espacés de ses sons blancs.

K. H. . . .

---

### MOT DE JEANNE D'ARC

“ Jehanne, croyez-vous être en état de grâce ? ” demandaient à Jeanne d'Arc ses juges.

Et l'humble fille de répondre :

“ Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre !

Si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! ”

---

### LE MANTEAU DE SAINT RAYMOND DE PENNAFORT.

---

Jacques Ier, roi d'Espagne, avait fait de saint Raymond de Pennafort, Dominicain, son conseiller et son directeur. Celui-ci dut l'accompagner à l'île Majorque, dans une expédition contre les Maures et les Sarrasins. Comme le roi se laissait entraîner par ses passions et donnait à sa cour et à ses soldats les scandales les plus pernicieux, saint Raymond l'en reprit diverses fois avec une liberté et une véhémence tout apostoliques ; mais voyant que ses réprimandes demeuraient sans effet, il résolut de retourner à Barcelone. Le roi fit défendre, sous peine de la vie, d'embarquer son confesseur. Saint Raymond met sa confiance en Dieu ; il ôte son manteau, en étend une partie sur les flots et attache l'autre en guise de voile à son bâton ; puis, sans crainte, il se met à genoux sur cette nacelle d'un nouveau genre, et, faisant le signe de la croix, il s'éloigne. Il passe comme un trait devant le port ; les mariniers éperdus jettent de grands cris, le roi accourt ; mais le saint voguait déjà en pleine mer, à une grande distance. En six heures, il fait plus de 60 lieues. Quelle ne fut pas la stupéfaction des habitants de Barcelone, lorsqu'ils virent un homme vêtu de blanc, à genoux sur un pan de son manteau ! — Tout le monde s'empresse, chacun se précipite. O merveille ! le voyageur

n'est autre que frère Raymond qui, après avoir touché terre, met sa chape sur ses épaules, aussi sèche que si elle n'eût pas été étendue sur les eaux. Reconduit à son couvent, il trouve les portes fermées ; mais les portes s'ouvrent devant lui et il disparaît, miraculeusement délivré des acclamations d'une foule importune qui mettait son humilité à la torture.

*Année Dominicaine.*

---

## LE TEMPS

Le temps n'est sans doute qu'un rideau qui se tire lentement, à chaque pas de l'homme, sur les réalités cachées à nos yeux ; demain existe, comme hier ; seulement, pour nos ridicules regards, demain est invisible et hier est perdu.

DE V.

---

## LE BIENHEUREUX CANISIUS.

Parmi les principaux apôtres suscités au XVI<sup>e</sup> siècle pour combattre l'hérésie de Luther, le bienheureux Canisius tient une grande place. Le culte de la très sainte Vierge et la dévotion du Rosaire sont les moyens dont il se servait pour arracher à l'enfer bien des âmes.

Il naquit à Nimègue au mois de mai 1521, et montra dès ses plus tendres années un attrait extraordinaire pour la piété et la mortification. Il avait treize ans quand ses parents l'envoyèrent à l'Université de Cologne, où il fit de rapides progrès dans la vertu et la science.

Dieu se hâta de soustraire cette jeune plante au souffle délétère du monde, et bientôt il l'attira dans la Compagnie de Jésus qui venait d'être fondée. Le jeune religieux se mit à travailler avec une activité qui tenait du prodige. Non content de prêcher partout et de confondre l'hérésie par sa parole, il l'écrasait par sa doctrine au concile de Trente et la réfutait dans ses livres restés célèbres. On se demandait comment un seul homme pouvait suffire à tant de choses différentes.

Mais quel était le secret de ses succès apostoliques ? C'était sa dévotion à la très sainte Vierge.

Cette dévotion à la sainte Vierge était pleine d'une tendresse filiale. Le culte de Marie, disait-il, est un des moyens les plus efficaces que doit employer tout homme destiné par sa profession à procurer la gloire de son divin Fils. Il inspirait cette confiance et cet amour envers la Vierge bénie par ses entretiens, par ses discours

et par ses écrits. Dans tous les collèges qu'il fonda, il établit des congrégations en l'honneur de Marie. Il fit reflourir partout la dévotion du Rosaire tombée en désuétude et en discrédit par les attaques de l'hérésie.

Sa confiance en Marie lui obtint plusieurs victoires sur les esprits de l'abîme dans la délivrance des possédés, et le souvenir des grâces qu'il avait reçues de cet aimable Mère le pénétrait d'une très vive tendresse. Chaque jour, il récitait le Rosaire, et dans sa vieillesse, il l'avait presque toujours à la main. On aimait à voir cet homme célèbre se faire gloire de toutes les pratiques établies pour honorer Marie ; les moindres devenaient grandes à ses yeux, dès qu'elles regardaient la Mère de Dieu. Chaque fois que le bon vieillard, son bâton à la main, s'en allait par les rues de Fribourg, il était entouré par les mères chrétiennes qui le priaient de bénir leurs enfants. Bien volontiers, disait-il, et il posait sa main sur la tête de ces petits innocents : je vous bénis, pourvu que vous me promettiez d'être dévôts à Marie et de réciter chaque jour une partie du Rosaire.

Ce saint religieux mourut à Fribourg le 21 décembre en 1597. Peu d'instants avant d'expirer, il tourna les yeux vers une image de Marie, ou, comme d'autres l'affirment, vers la porte de sa chambre, et avec un doux sourire, il inclina la tête, en signe de respect, et répéta plusieurs fois : *Ave Maria, Ave Maria*. Les assistants n'aperçurent rien, mais ils ne doutèrent pas que la Mère de Dieu n'eût daigné l'honorer de sa présence, et l'inviter au ciel en récompense de sa piété filiale.

C'est le troisième centenaire de la mort du B. Canisius que les Eglises d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse célèbrent en ce moment, et qui a donné lieu à l'Encyclique que le S. Père vient d'adresser aux évêques de ces pays, pour les exhorter à combattre les écoles mixtes dont il expose les dangers.

### LA BALANCE DE SAINT ANTONIN

La charité de saint Antonin était si grande qu'on cherchait à en abuser. Un brave homme se dit un jour : "J'ai de beaux fruits, je vais les offrir à l'archevêque, il m'en donnera certainement un bon prix." Le saint, qui lisait au fond des cœurs, accepte les fruits et dit seulement : "Dieu te le rende". C'était peu pour le paysan ; quelques écus auraient mieux fait son affaire, et il s'en allait de fort mauvaise humeur. Saint Antonin le rappelle. Il écrit sur une feuille de papier ces mots : "Dieu te le rende", met cette feuille dans le plateau d'une balance, et, dans l'autre plateau, les fruits apportés, puis il pèse les deux. La feuille de papier, devenue lourde comme une masse de plomb, fait pencher le plateau, et le saint homme dit au paysan : "Tu vois que tes fruits ne valent pas ce "Dieu te le rende ! Je t'ai donné plus que tu ne m'as apporté ; va en paix !" Ce miracle fit tant d'impression, qu'il est devenu la caractéristique de saint Antonin, que l'on représente ordinairement une balance à la main.

R. P. MORTIER.

*Des fr. prêch.*